

Pinon, Roger. *Les Mille et une mesures du temps. Croissance et décroissance de la journée dans les traditions populaires d'Europe occidentale*. Liège (Belgique), Les Éditions du CÉFAL, « Ly Myreur des Histors », 2007, 180 p. ISBN 9782881302315

Bertrand Bergeron

Volume 7, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/038374ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/038374ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2009). Compte rendu de [Pinon, Roger. *Les Mille et une mesures du temps. Croissance et décroissance de la journée dans les traditions populaires d'Europe occidentale*. Liège (Belgique), Les Éditions du CÉFAL, « Ly Myreur des Histors », 2007, 180 p. ISBN 9782881302315]. *Rabaska*, 7, 229–233.
<https://doi.org/10.7202/038374ar>

PINON, ROGER. *Les Mille et une mesures du temps. Croissance et décroissance de la journée dans les traditions populaires d'Europe occidentale*. Liège (Belgique), Les Éditions du CÉFAL, « Ly Myreur des Histors », 2007, 180 p. ISBN 9782881302315.

On « se réjouira » avec Roger Pinon que la publication des *Mille et une mesures du temps* (www.cefal.com) nous permette « de disposer maintenant d'une documentation copieuse et dûment présentée » (p. 171). Pour le lecteur le moins avisé, le titre évoque d'emblée les contes persans dans lesquels Shéhérazade règne sur les courtes nuits du prince Shahriyar. Il faut éviter cependant de céder trop volontiers à ce rapprochement séduisant pour deux raisons. La première tient à la statistique : l'auteur a compilé près de 1 000 dictons chronométriques recueillis par lui-même et ceux qui l'ont précédé, ces derniers venus de tous les horizons culturels mais réunis par un commun désir de conserver un patrimoine oral précieux. L'autre raison est fournie par une observation qui découle de l'analyse des dictons eux-mêmes : « En fait, on n'a pas observé la nuit chronométriquement » (p. 175).

Le mémoire concerne trois régions du domaine francophone à cheval sur deux pays (Wallonie, France) : la Wallonie, la Lorraine et la Picardie. Les matériaux recueillis sont présentés en trois corpus : roman élargi à la *Romania continua*, germanique et wallon. Le corpus germanique est le moins fourni des trois. Faut-il attribuer cet état de choses à la Réforme qui a ravalé le culte des saints au rang des superstitions à proscrire ? L'hypothèse est du plus grand intérêt et mérite que des chercheurs se penchent dessus.

Il ressort de la lecture de ces compilations que le temps n'y est pas mesuré de mille et une manières différentes, mais que les fort nombreuses manières de le mesurer sont répétées mille et une fois, ce qui, dans le champ des études folkloriques, est un gage de fidélité et d'authenticité.

Afin de bien circonscrire son champ de recherche, l'auteur nous invite, en introduction, à réfléchir sur le temps naturel qu'il faut opposer au temps artificiel mesurable avec une précision sans cesse accrue, et qui s'égrène en heures, minutes, secondes, voire nanosecondes dans le domaine de la physique quantique. Inévitablement, ce temps mesuré a induit chez l'homme la conscience aiguë que le temps lui est mesuré, qu'il est impliqué dans un duel à outrance d'où il ne sortira pas vivant : « Temps, qui de nous deux tirera le premier », écrivait le poète trifluvien Gatien Lapointe. Un proverbe sanskrit traduit bien cette sombre perspective : « Les hommes disent : "Ah ! Comme le temps passe !" Le temps dit : "Ah ! Comme les hommes passent !" ». Le temps qui passe s'accumule en temps passé, transformant dans son sillage le présent en passé du futur et en futur du passé.

Les dictons chronométriques négligent cette dimension métaphysique pour se concentrer sur le temps utilitaire : combien d'heures la luminosité

croissante ou décroissante du jour permet-elle de consacrer au travail ? « Ce dont il s'agit dans mon modeste mémoire, précise l'auteur, c'est de rendre compte de la manière dont l'homme ordinaire dans une société majoritairement rurale a conçu, en Europe, le temps d'une journée au cours d'une année. Car pour lui, "ce sont les événements naturels qui divisent son temps : [la nuit], le point du jour, le lever du soleil, le plein midi, le coucher du soleil, la tombée de la nuit, [...] ; ce sont là des événements qui marquent les étapes de sa routine : éveil, travail, repas, sommeil" » (p. 7-8). Aujourd'hui, on enchaînerait par « métro, boulot, dodo ».

Un préjugé tenace de notre époque se représente le paysan traditionnel ployant sous le joug des superstitions qui régissent sa conduite dans tous les aspects de sa vie. C'est oublier un peu trop vite que pour œuvrer dans les champs afin d'y arracher sa pitance, il fallait savoir compter avec les cycles naturels. L'homme traditionnel est avant tout un observateur, un calculateur, un classificateur, un bricoleur. La nécessité l'oblige à organiser collectivement son action avant de la penser dans son ensemble, soutient André Varagnac dans *Civilisation traditionnelle et genres de vie* (Paris, Albin Michel, 1948, p. 309). Il a appris à composer et à ruser avec des forces qui le dépassent. S'il lui arrive de verser dans la superstition dont le citadin n'est pas exempt, ce n'est qu'en dernier recours, à défaut d'autre explication. « Il n'y a pas, dans les dictons qui sont l'objet de mon analyse, la moindre trace d'astrologie ou de magie », tranche Roger Pinon (p. 10-11).

Les trois corpus réunis forment un véritable comput populaire. Il n'est pas interdit de penser qu'au Moyen Âge, Roger Pinon serait devenu un formidable compilateur dont la méthode aurait fait école. De nombreux tableaux étoffent ses observations. La majorité des dictons sont reproduits dans leur dialecte d'origine. L'auteur prend soin de faire observer que certains ont été francisés alors que d'autres ont subi un procédé inverse : quelques collecteurs, en toute bonne foi, les ont parfois dialectalisés.

L'éditeur a eu l'heureuse idée de reproduire les notes en bas de page, car, consignées à la fin de l'ouvrage, leur consultation serait devenue impraticable tant leur masse est prodigieuse, ce qui illustre bien l'importance de l'appareil critique qui accompagne la démarche du chercheur. Chaque dicton est relié à une source, ce qui garantit au mémoire un degré de fiabilité incomparable. Le corpus wallon, région où œuvre l'ethnologue, se révèle à cet égard exemplaire. Le lecteur peut se référer sans crainte à ce répertoire, car la méthodologie avec laquelle il a été dressé est précise, conférant à l'ensemble une réputation inattaquable d'autorité.

Toutes ces précautions réunies mille fois plutôt qu'une, analysons comment l'auteur décrit ces dictons.

Ils se présentent sous une forme simple ou complexe. Dans ce dernier cas, des dictons de huit membres ont été consignés : « À la Sainte-Luce, — les jours augmentent du saut d’une puce ; = À la Saint-Thomas, — du saut d’un cat ; = *Au Noé*, — du saut d’un baudet ; = Le vingt-neuf, — du saut d’un bœuf ; = Au Nouvel An, — du pas d’un sergent ; = Aux Rois, — on s’en aperçoit ; = Au Lundi Parjuré, — on est assuré ; = À la Chandeleur, — les jours croissent d’une heure » (p. 129). Leur enchaînement logique est appelé concaténation par l’auteur et leur lecture nous fait progresser au fil des jours à pas de géant.

Dans leur forme simple, les dictons épousent la technique du distique qui consigne le rapport utilitaire du paysan avec son entourage immédiat. Le savoir qu’il tire de ses observations, à défaut de le noter dans quelque agenda, il le mémoriserait. Pour en faciliter le rappel, il le condenserait en formules rimées, car la rime possède la double propriété de créer une attente auriculaire récompensée par le retour d’une même sonorité et de réduire l’écart du son pour accroître l’impact du sens : « À la Sainte-Luce, les jours allongent d’un saut de puce » (p. 27).

Il faut se garder, toutefois, de confondre dictons chronométriques et dictons météorologiques : « Alors que dans les dictons météorologiques, les saints et le diable sont des habillages de divinités païennes dans bien des cas, dans celui des dictons “chronométriques”, ils ne fournissent que des dates-repères » (p. 66).

Si le dicton météorologique est de l’ordre du pronostic — « Ciel rouge le matin, /pluie en chemin » —, le dicton chronométrique est de l’ordre du constat. Aussi faut-il, pour comprendre ce dernier, procéder à une double lecture : « Il y a donc, dans un distique, deux formes du temps qui contrastent : un temps historisé, par la fixation de l’information à une date ; et un temps narré, la durée de la lumière diurne que l’on communique. [...] Ce n’est pas un temps autre, c’est un même temps qui revient, son éternité étant dans sa répétition maintes fois réalisée dans le passé et le présent, et réalisable à coup sûr encore dans le futur » (p. 14).

Cette répétition crée l’impression d’un temps immobile, un temps cyclique où le même se donne rendez-vous avec lui-même et répond présent le moment venu. Le saint ou la sainte évoquée sert de jalon temporel. On ne dira pas le 13 décembre, mais la Sainte-Luce ; le 29 septembre, mais la Saint-Michel. Le saint ou la sainte du jour humanise un temps indifférent aux hommes : il faut cependant se garder de croire qu’il s’agit là d’un patronage propice à un quelconque rite propitiatoire.

Roger Pinon explique le décalage entre certains dictons et la réalité calendaire actuelle de la manière suivante : « On a généralement attribué cette inadéquation au passage du calendrier julien au calendrier grégorien en

1581/1582 [...] Pour rester fidèle à cet accroissement à partir du solstice d'hiver, on substitua à la Sainte-Luce julienne un saint Thomas, dont certains dictons retrouvent le modèle fourni par la Sainte-Luce » (p. 65).

D'un corpus à l'autre, l'ethnologue suit la progression de la lumière de distique chronométrique en distique chronométrique jusqu'au 24 juin où les formules enseignent que la Saint-Jean d'été constitue l'apogée de cette croissance. Puis la décroissance s'amorce pour culminer à la Sainte-Luce qui relance un nouveau cycle dans un mouvement de perpétuel retour. La mentalité populaire est plus sensible au temps cyclique qu'au temps sagittal. L'année possède deux versants, l'un qu'il faut monter (aspect diurne), l'autre qu'il faut descendre (aspect nocturne), et leur action influence jusqu'aux moindres détails de la vie domestique. L'hiver est la saison des veillées et commande trois repas ; l'été est la saison des travaux et nécessite quatre repas. La saison des veillées prend fin avec le rituel de la noyade des feux d'éclairage.

« L'Exploitation des corpus » qui précède la « Conclusion » montre tout l'intérêt d'une analyse stylistique pour qui veut étudier la mentalité populaire. Parmi les procédés littéraires les plus fréquents, on retrouve « l'antithèse, le parallélisme, la proportion, le jeu de mots. Le parallélisme [...] paraît être le procédé le plus fréquent dans les distiques : le rôle de la comparaison est très présent, bien que presque toujours implicite, notamment dans les verbes croître, augmenter, allonger, etc., même quand la mesure est chiffrée, d'ailleurs approximativement, et dans les adjectifs comme long, court, etc. L'antithèse est présente dans les distiques où l'on oppose la nuit au jour : et la comparaison quand on mesure la durée diurne et/ou nocturne égale à deux dates éloignées » (p. 167).

Bien qu'esquissée par l'auteur, une typologie reste malgré tout à faire des divers éléments comparatifs retenus. En gros, on y retrouve des comparaisons qui ressortissent au monde animal : puce, cheval, bœuf, loup, chevreuil, etc. Cet univers lui-même peut se ramifier en animaux sauvages, domestiques, vermines, à poil, à plumes, etc. Le monde des hommes n'est pas omis : on y rencontre le moine, la fileuse, la voleuse, l'ivrogne, etc. Celui des objets occupe une place moindre : le van, le chapeau, le plat, l'aiguille, ainsi que certaines actions : repas, bâillement, saut, pas. Les corpus roman, germanique et wallon n'attendent plus qu'une analyse structurale pour en faire sourdre la nomenclature latente.

Cette rapide énumération fait apparaître la sollicitation du milieu immédiat dans la formulation des énoncés pour des raisons évidentes. D'abord, la rime impose ses impératifs sonores ; ensuite, le milieu de vie du locuteur lui étant familier, il lui est d'autant plus facile de se remémorer la comparaison qu'il en tire.

À n'en pas douter, *Les Mille et une mesures du temps* constituent un ouvrage de référence incontournable dans l'étude des dictons chronométriques et pourra servir de modèle pour des recherches semblables dans d'autres régions de la francophonie. Malgré son caractère exhaustif, ce mémoire n'a rien de rebutant : le style de l'auteur est sobre, accessible et clair, ses commentaires fourmillent de détails pertinents qui attisent la curiosité. Dans le domaine particulier de la littérature fixée (celui des dictons), il indique la route à suivre. La somme des matériaux qu'il renferme ne pourra qu'engendrer des études thématiques.

Ne peut-on souhaiter plus belle carrière pour un livre que de devenir un outil de référence par sa forme et un objet d'études ultérieures pour son contenu ?

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

PRÉVOST, MICHEL. *La Belle Époque de Caledonia Springs. Histoire de la plus importante station thermale du Canada*. Hull, Lettresplus, 1997, 157 p. ISBN 2-922134-02-4.

Voici une étude minutieuse qui nous fait découvrir qu'à partir du XIX^e siècle, il exista entre Montréal et Ottawa, près des villages d'Alfred et de L'Orignal, un haut-lieu du thermalisme, Caledonia-Springs, qui fut le rendez-vous de curistes et de villégiateurs, surtout des « grands » du monde politique et religieux. C'est l'histoire d'une époque passionnante qu'a réalisée l'historien Michel Prévost, un archiviste de carrière.

L'auteur rappelle d'abord quelle fut l'importance des stations thermales en Europe et au Canada, du Moyen Âge à la Renaissance, et durant la Belle Époque. Déjà, à la haute antiquité, en Italie et en France, en Égypte et en Grèce, les stations thermales sont non seulement des lieux où l'on prodigue des soins thérapeutiques, mais également des endroits de détente et de plaisir, des points de rencontre des souverains et de l'aristocratie.

Un premier chapitre retrace la naissance et le développement de Caledonia-Springs dont la vocation diffère de beaucoup de celles des autres localités de la région vouées à l'agriculture et à la foresterie. Puis l'auteur s'attarde à la clientèle de la station, aux cures offertes aux vacanciers, à la valeur thérapeutique des traitements et au rituel d'une cure thermale. Un dernier aspect traité est celui des facteurs qui entraînèrent en 1915 la fermeture du centre.